

## Cont rendu du livre:

«*Ben più che Madonna. Rivoluzione incompiuta*»,  
Effatà, Cantalupa 2021 sur la présence de Simone Weil dans la  
pensée de Di Nicola

Par: Gabriel Maes, Belgique

Auteur, autrefois, avec son mari, le philosophe Attilio DANESE, d'un *Simone Weil. Abitare la contraddizione* - Rome, Dehoniane, 1991 publié il y a trente ans à partir de la thèse de ce dernier<sup>1</sup>, et plus récemment d'un *Il buio sconfitto. Cinque relazioni speciali tra eros e amicizia spirituale* - Cantalupa (TO), Effatà Editrice, 2016, la sociologue Giulia Paola Di NICOLA vient, seule, de publier *Ben più che Madonna. Rivoluzione incompiuta* - Cantalupa (TO), Effatà Editrice, 2021, ouvrage mariologique de réflexion interdisciplinaire faisant appel à des savoirs à la fois scripturaires, théologiques, sociologiques et historiques et prenant en compte, à la lumière de l'actualité, l'histoire des mythes non moins que celle des religions. Cette petite somme, qui considère sous tant d'aspects ce phénomène culturel majeur - et tout particulièrement religieux - qu'est la figure de Marie, mère de Jésus - la Sainte Vierge - cite copieusement Simone Weil:

p. 39 (OC VI 3, p. 103 *Cahier VIII*);

p. 46 (OC VI 3, p. 97 *Cahier VIII*);

p. 48 et note 60 au bas de la même page (OC V 1, p. 248-9 *Luttons-nous pour la justice?*;

OC VI 3, p. 94 *Cahier VIII*);

p. 70 (OC IV 1, p. 328-332 *Formes de l'amour implicite de Dieu. Amitié*);

p. 98-9 (OC V 1, p. 243 et 242);

p. 115 (OC IV 1, p. 260-1 *Réflexion sur le bon usage des études scolaires*);

p. 248 et note 67 au bas de la même page (AD<sup>3</sup>, p.19 et 18 *Lettre I au P. Perrin*, 19 janvier 1942);

p. 253-4 (OC IV 1, p. 322 *Formes de l'amour implicite de Dieu. Amour des pratiques religieuses*; EL, p. 204-5 *Lettre à Maurice Schumann, Londres S. D.*; OC IV 1, p. 328-332 *Formes de l'amour implicite de Dieu. Amitié*);

---

<sup>1</sup> CSW, X-4, décembre 1987, p. 448 ; XIV-2, juin 1991, p. 191 ; XIV-3, septembre 1991, p. 268-9 [CR de Michel NARCY] ; XV-1, mars 1992, p. 99 ; XV-2, juin 1992, p. 208 ; XV-4, décembre 1992, p. 359 ; XVI-2-3, juin-septembre 1993, p. 237 et XVI-4, décembre 1993, p. 351, 366.

p. 256 (OC IV 2, p. 221, *Intuitions pré-chrétiennes. L'amour divin dans la Création*);

p. 257 (OC IV 1, p. 349 *L'amour de Dieu et le malheur*);

p. 325 (OC IV 1, p. 291 et 292 *Formes de l'amour implicite de Dieu. Amour du prochain*, cf. OC VI 4, p. 297-8 *Cahier XVI*).

Pour être si souvent citée - plus souvent que tout autre auteur apparemment - Simone Weil n'est pas pour autant, loin de là, la source principale et l'inspiratrice de l'ouvrage. La démarche tâtonnante (*a tentoni*, p. 55), exploratoire, de la philosophe, susceptible en permanence de tout remettre en question, interroge tout l'homme depuis une nuit des temps éclairée dès l'origine par une révélation primordiale, et elle inclut a priori toute vocation humaine actuelle ou future, individuelle ou socialisée. Essentiellement universelle et globale, la démarche de Simone Weil ne pouvait coïncider point par point avec celle d'une fervente catholique italienne respectueuse du *depositum fidei* de sa confession bimillénaire et y déployant une recherche ouverte elle aussi à toutes les interrogations humaines, les siennes comprises. Démarche ouverte répétons-le, mais ancrée dans sa foi en Jésus-Christ qui, du centre de l'histoire marqué par sa naissance dans le temps, lui donne, unique Médiateur, tout son sens, et dès lors assurée de ses résultats, dans un émerveillement et une gratitude que Giulia Paola Di Nicola adresse explicitement et personnellement à sa propre mère (p. 9) Aussi l'ouvrage marial de filiale gratitude qui en est l'expression se veut-il contre-don, et partagé avec ses lecteurs, il se lit comme un grand inventaire de richesses communes.

On suivra volontiers l'auteur lorsqu'elle convient que touchant Marie, «la théologie est un acte de courage et un risque des points de vue biblique, théologique et anthropologique, impliquant la nécessité de se débarrasser du préjugé que l'Écriture parle peu de Marie et que le discours que tient sur elle la théologie est réducteur et, à la limite, aléatoire» (p. 89, note 1). Qu'a posteriori un préjugé puisse à l'occasion s'avérer bien fondé, comment le nier ici ? On ne donnera pas tort non plus à Giulia Paola Di Nicola lorsque dans sa note 60 au bas de la p. 48 elle reconnaît que «sur la figure de Marie Simone Weil est désorientée, citant le *Timée* (50 b – c – d) dans son amour de la culture grecque. Théologienne à son corps défendant et exégète tout aussi néophyte, soucieuse tout en même temps de laisser ouverts tous les possibles, Simone Weil navigue à vue sur cette mer et s'y oriente aventureusement avec les moyens du bord, en toute probité intellectuelle, son sextant universel. Et sachant que la mort la serre de près, il lui faut faire vite. L'orthodoxie n'est pas sa tasse de thé, toute «servilité intellectuelle» (OC V 1, p. 605 ; cf. OC VI 4, p. 139) lui étant étrangère, et à l'extrême limite, *il y a un usage de toutes les erreurs. Le définir est plus intéressant que «anathema sit»* (OC VI 2, p. 345). Qu'on se le tienne pour dit ! On ne sera pas surpris que, dans sa foi même en la médiation et en l'incarnation, féroce hostile à toute forme de docétisme, Simone Weil ait cependant, universaliste, fait prévaloir dans sa pensée le Christ sur Jésus de

Nazareth, et d'une manière plus voyante encore, qu'elle y ait proportionné, dans tous ses avatars, une prévalence parallèle de la Vierge Mère intemporelle sur la Marie de Nazareth historique, juive galiléenne garantissant la judéité de Jésus selon la Halakha. Il va de soi qu'une étude poussée de la mariologie de Simone Weil, qui - on les comprendra - a peu tenté les weiliens, aurait déséquilibré cet ouvrage et que Giulia Paola Di Nicola se soit prudemment contentée de l'ébaucher et d'en exploiter ponctuellement certains résultats, tout en en annonçant les limites.

Qu'on l'aborde à la suite de Simone Weil ou qu'on suive les chemins bien tracés qui bifurquent à l'infini dans l'ouvrage de Giulia Paola Di Nicola, ce qu'a pu être la conscience tout humaine de la villageoise galiléenne que fut Marie de Nazareth nous reste énigmatique, et le silence à son propos compte au moins autant que la parole. Elle garde un mystère qui s'enfoncé infiniment dans celui - infiniment insondable dans la foi même - de son fils Dieu né de ses entrailles et nourri de ses seins (*Lc 11 :27*). *Credo quia absurdum* ! Si leur humanité, au fils comme à la mère, a un sens, et on ne saurait douter qu'il en a un, elle exige d'être entièrement respectée, au même degré que la divinité du fils. Pour être *cru*, ce qu'ils ont *su* (*Maria sapeva*, p. 52 ; *Maria ... sapendo*, p. 100) l'un et l'autre exigent de demeurer hors de portée de toute « imagination combleuse de vide ». Sauf docétisme rampant, le mystère a été mystérieux jusqu'à ceux, mère et fils, qui l'incarnaient dans leur humanité réellement, pleinement humaine, et qu'on ne saurait pieusement surthéologiser. Tombée du sein maternel dans l'ordre de la nécessité (*Geworfenheit*, p. 85), la vie du fils ne pouvait *a priori* qu'y mal tourner et qu'y mal finir. Marie en fut physiquement témoin: la nécessité, c'est la croix.